

Assis devant le manoir du Commodore, j'attendais que mon frère Charlie revienne avec des nouvelles de notre affaire. La neige menaçait de tomber et j'avais froid, et comme je n'avais rien d'autre à faire, j'observai Nimble, le nouveau cheval de

**Patrick deWitt**

# Les frères Sisters

roman traduit de l'américain par Emmanuelle et Philippe Aronson

Charlie. Mon nouveau cheval à moi s'appelait Tub. Nous ne pensions pas que les chevaux eussent besoin de noms, mais ceux-ci nous avaient été donnés déjà nommés en guise de règlement partiel...

**ACTES SUD**

Extrait de la publication

“LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES”

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

De Oregon, 1851. Eli et Charlie Sisters, redoutable tandem de tueurs professionnels aux tempéraments radicalement opposés mais d'égal (et sinistre) réputation, chevauchent vers Sacramento, Californie, dans le but de mettre fin, sur ordre du “Commodore”, leur employeur, aux jours d'un chercheur d'or du nom de Hermann Kermit Warm. Tandis que Charlie galope sans états d'âme – mais non sans eau-de-vie – vers le crime, Eli ne cesse de s'interroger sur les inconvénients de la fraternité et sur la pertinence de la funeste activité à laquelle lui et Charlie s'adonnent au fil de rencontres aussi insolites que belliqueuses avec toutes sortes d'individus patibulaires et de visionnaires qui hantent l'Amérique de la Ruée vers l'or.

Dans ce roman jubilatoire où l'humour noir le dispute à une subtile excentricité, Patrick deWitt rend un hommage décalé aux classiques du western tout en invitant le lecteur à en explorer les ténèbres, sous l'inoubliable houlette de deux frères moins liés par le sang et la violence que par l'indéfectible amour qu'en silence ils se portent.

PATRICK deWITT

*Né en 1975 sur l'île de Vancouver, Patrick deWitt vit actuellement à Portland, Oregon. En France, son premier roman, Ablutions, a été publié chez Actes Sud en 2010.*

*Les Frères Sisters a figuré dans la dernière sélection du Man Booker Prize 2012, la plus haute distinction littéraire aux États-Unis.*

DU MÊME AUTEUR

*ABLUTIONS*, Actes Sud, 2010

Titre original :

*The Sisters Brothers*

Éditeur original :

Ecco / HarperCollins, New York

© Patrick deWitt, 2011

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01368-4



PATRICK deWITT

# Les Frères Sisters

roman traduit de l'américain  
par Emmanuelle et Philippe Aronson

*ACTES SUD*



*pour ma mère*





---

*OREGON CITY, 1851*



I

LE PROBLÈME AVEC LES CHEVAUX



ASSIS DEVANT LE MANOIR DU COMMODORE, j'attendais que mon frère Charlie revienne avec des nouvelles de notre affaire. La neige menaçait de tomber et j'avais froid, et comme je n'avais rien d'autre à faire, j'observai Nimble, le nouveau cheval de Charlie. Mon nouveau cheval à moi s'appelait Tub. Nous ne pensions pas que les chevaux eussent besoin de noms, mais ceux-ci nous avaient été donnés déjà nommés en guise de règlement partiel pour notre dernière affaire, et c'était ainsi. Nos précédents chevaux avaient été immolés par le feu ; nous avons donc besoin de ceux-là. Il me semblait toutefois qu'on aurait plutôt dû nous donner de l'argent pour que nous choisissions nous-mêmes de nouvelles montures sans histoires, sans habitudes et sans noms. J'aimais beaucoup mon cheval précédent, et dernièrement des visions de sa mort m'avaient assailli dans mon sommeil ; je revoyais ses jambes en feu bottant dans le vide, et ses yeux jaillissant de leurs orbites embrasées. Il pouvait parcourir cent kilomètres en une journée, telle une rafale de vent, et je n'avais jamais eu à lever la main sur lui. Lorsque je le touchais, ce n'était que pour le caresser ou le soigner. J'essayais de ne pas repenser à lui dans la grange en flammes, mais si la vision arrivait sans crier gare, que pouvais-je

y faire? La santé de Tub était plutôt bonne, mais il aurait été en de meilleures mains avec un propriétaire qui lui aurait demandé moins d'efforts. Il était lourd et bas du garrot et ne pouvait parcourir plus de quatre-vingts kilomètres par jour. J'étais souvent obligé de le cravacher, ce qui ne gêne pas certains, qui même y prennent du plaisir, mais moi je n'aimais pas le faire ; je me disais qu'après, Tub me trouvait cruel et pensait, Quel triste sort, quel triste sort.

Je sentis qu'on me regardait et détachai mes yeux de Nimble. Charlie m'observait de la fenêtre à l'étage, brandissant ses cinq doigts tendus. Je ne répondis pas, et il fit des grimaces pour me faire sourire ; devant mon absence de réaction, il redevint impassible, recula et disparut de ma vue. Je savais qu'il m'avait remarqué en train d'examiner son cheval. Le matin précédent, j'avais suggéré de vendre Tub et d'acheter un autre cheval à deux, et il avait volontiers acquiescé à la proposition, mais plus tard, pendant le déjeuner, il avait dit qu'il valait mieux attendre de terminer notre nouvelle affaire, ce qui n'était pas logique parce que le problème, avec Tub, c'était qu'il risquait d'entraver le bon déroulement de ladite affaire, et donc ne valait-il pas mieux le remplacer au préalable? Charlie avait des traces de gras dans la moustache, et il avait dit, "Ça vaudra mieux après, Eli." Il n'avait rien à reprocher à Nimble, qui était aussi bon voire meilleur que son cheval précédent qui n'avait pas de nom. Il faut dire aussi qu'il avait eu tout le temps de choisir entre les deux bêtes parce qu'à ce moment-là j'étais cloué au lit en train de me remettre d'une blessure à la jambe. Je n'aimais pas Tub, mais mon frère était satisfait de Nimble. Tel était le problème avec les chevaux.

CHARLIE MONTA SUR NIMBLE et nous partîmes en direction du Pig-King. Nous étions de retour à Oregon City après seulement deux mois d'absence, et pourtant je remarquai que cinq nouveaux commerces, qui tous semblaient prospères, s'étaient installés dans la rue principale. "Quelle espèce ingénieuse", dis-je à Charlie, qui ne me répondit pas. Nous nous assîmes à une table au fond du King et on nous apporta notre bouteille et deux verres. Charlie me servit à boire. D'habitude, entre nous, chacun se sert, donc je m'attendais à ce qu'il m'annonce une mauvaise nouvelle : "C'est moi qui vais diriger les opérations ce coup-ci, Eli.

— Qui a décidé ça ?

— Le Commodore."

J'avalai mon eau-de-vie. "Ce qui veut dire ?

— Que c'est moi qui commande.

— Et pour l'argent ?

— Plus pour moi.

— Ma part, je veux dire. Pareil qu'avant ?

— Moins pour toi.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Le Commodore dit qu'il n'y aurait pas eu tous ces problèmes la dernière fois s'il y avait eu un chef.

— Ce n'est pas logique.

— Eh bien, si.”

Il me versa un autre verre et je le bus. Aussi bien pour moi que pour Charlie, je dis, “S’il veut payer pour que quelqu’un dirige les opérations, pourquoi pas? Mais c’est un mauvais calcul de baisser le salaire du numéro deux. J’ai eu la jambe déchiquetée en travaillant pour lui, et mon cheval a péri dans les flammes.

— Mon cheval aussi est mort brûlé. Mais il nous a trouvé de nouvelles bêtes.

— C’est un mauvais calcul. Et arrête de me servir comme si j’étais manchot.” J’écartai la bouteille et lui demandai de m’en dire plus au sujet de l’affaire. Il nous fallait trouver et tuer un chercheur d’or en Californie du nom de Hermann Kermit Warm. Charlie sortit de la poche de sa veste une lettre de l’homme de main du Commodore, un dandy appelé Henry Morris, qui était souvent envoyé sur le terrain avant nous, pour rassembler des informations : “Après avoir passé plusieurs jours à étudier Warm, voici ce que je puis dire quant à ses habitudes et à son tempérament. Il est de nature solitaire, mais passe de longues heures dans les saloons de San Francisco, à lire ses livres de sciences et de mathématiques, ou à dessiner dans leurs marges. Il s’attire les quolibets car il porte ces volumes attachés ensemble avec une sangle, tel un écolier. Il est petit, ce qui accentue le côté comique de son allure, mais gare à ceux qui oseraient se moquer de sa taille. Je l’ai vu se battre à plusieurs reprises, et même s’il perd la plupart du temps, je ne crois pas que ses adversaires éprouvent la moindre envie de se frotter à lui à nouveau. Il n’hésitera pas à mordre, par exemple. Il est chauve, avec une barbe rousse hirsute, de longs bras qui lui donnent une allure dégingandée, et un ventre



protubérant de femme enceinte. Il ne se lave pas souvent, et dort où il peut – granges, porches, et, au besoin, dans la rue. Lorsqu’il parle, c’est avec une brusquerie peu engageante. Il porte un Colt Baby Dragon dans une ceinture en tissu autour de la taille. Il ne boit pas souvent, mais lorsqu’il décide de lever le coude, c’est pour s’enivrer complètement. Il paie son whisky avec des paillettes d’or pur qu’il garde dans une bourse attachée à une longue ficelle, qu’il cache dans les multiples épaisseurs de ses vêtements. Il n’a pas quitté la ville une seule fois depuis que je suis ici, et je ne sais pas s’il a l’intention de retourner à sa concession, laquelle se trouve à une quinzaine de kilomètres de Sacramento (voir carte ci-jointe). Hier, dans un saloon, il m’a poliment demandé une allumette, en s’adressant à moi par mon nom. Je ne sais pas comment il l’a appris, car il n’a jamais semblé remarquer que je le suivais. Lorsque je lui ai demandé comment il se trouvait qu’il connaisse mon identité, il est devenu grossier, et je suis parti. Je n’ai pas de sympathie particulière pour lui, mais certains disent qu’il a un esprit hors du commun. J’avoue qu’il n’est pas comme tout le monde, mais c’est peut-être le seul compliment que je puisse lui faire.”

À côté de la carte de la concession de Warm, Morris avait griffonné la silhouette de l’homme ; mais le trait était si maladroit que je n’aurais pas reconnu Warm même s’il s’était trouvé à côté de moi. J’en fis la remarque à Charlie, qui déclara, “Morris nous attend dans un hôtel à San Francisco. Il nous montrera Warm et nous poursuivrons notre chemin. Il paraît que c’est un bon endroit pour tuer quelqu’un. Lorsqu’ils ne sont pas occupés à réduire la ville en cendres, les travaux de reconstruction retiennent toute leur attention.

— Pourquoi est-ce que Morris ne le tue pas lui-même?

— Tu poses toujours cette question, et je te réponds toujours la même chose : parce que ce n'est pas son travail, c'est le nôtre.

— C'est idiot. Le Commodore diminue mes gages mais paie ce balourd pour que Warm sache qu'il est suivi.

— Tu ne peux pas traiter Morris de balourd, mon frère. C'est la première fois qu'il fait une erreur, ce qu'il a admis ouvertement. Je crois que le fait qu'il ait été démasqué en dit plus sur Warm que sur lui.

— Mais Warm passe ses nuits dans la rue. Qu'est-ce qui empêche Morris de lui tirer dessus pendant son sommeil?

— Peut-être parce que ce n'est pas un tueur.

— Mais alors, pourquoi l'envoyer? Pourquoi est-ce qu'il ne nous a pas envoyés là-bas il y a un mois à sa place?

— Il y a un mois, nous étions sur une autre affaire. Tu oublies que le Commodore a de nombreuses responsabilités, et qu'il ne peut pas s'occuper de tout à la fois. « À travail bâclé, mauvais résultats. » Ce sont ses mots. Il suffit de voir le succès qu'il a pour se rendre compte de leur vérité.”

J'en étais malade de l'entendre citer le Commodore avec autant d'admiration. Je dis, “Ça va nous prendre des semaines pour aller jusqu'en Californie. Pourquoi faire le voyage si ce n'est pas nécessaire?”

— Mais c'est nécessaire. C'est ce qu'on nous demande.

— Et si Warm n'y est plus?

— Il y sera.

— Et s'il n'y est pas?

— Il y sera, bon sang.”

Au moment de payer, je désignai Charlie du doigt. “C’est pour le chef.” D’habitude nous partageons l’addition, donc Charlie n’était pas très content. Mon frère a toujours été radin, il tient ça de notre père.

“Ça va pour cette fois, dit-il.

— Le chef et son salaire de chef.

— Tu n’as jamais aimé le Commodore. Et il ne t’a jamais aimé non plus.

— Et je l’aime de moins en moins, ajoutai-je.

— Libre à toi de le lui dire, si cela devient insupportable.

— Tu le sauras, Charlie, si c’est le cas. Tu le sauras, et lui aussi.”

Nous aurions pu continuer à nous chamailler, mais je quittai mon frère pour regagner ma chambre à l’hôtel en face du saloon. Je n’aime pas me disputer, surtout avec Charlie car il est capable de se montrer d’une cruauté verbale hors du commun. Plus tard dans la nuit, je l’entendis parler dans la rue avec des hommes, et je tendis l’oreille pour m’assurer qu’il n’était pas en danger ; ce n’était pas le cas. Les hommes lui demandèrent son nom, il leur répondit et ils le laissèrent tranquille. Je serais allé lui prêter main-forte en cas de besoin, d’ailleurs, j’étais en train d’enfiler mes bottes quand le groupe se dispersa. Lorsque j’entendis Charlie gravir l’escalier, je sautai dans mon lit et fis semblant de dormir. Il passa la tête dans l’entrebâillement de la porte et prononça mon nom, mais je ne répondis pas. Il referma et se rendit dans sa chambre, et je restai dans le noir à songer à quel point les histoires de famille peuvent être insensées et tordues.

LE LENDEMAIN MATIN IL PLEUVAIT, une pluie constante et froide qui transformait les routes en marécages. L'eau-de-vie ayant retourné l'estomac de Charlie, je me rendis chez l'apothicaire afin d'obtenir un remède contre la nausée. On me donna une poudre bleu œuf-de-merle inodore que je mélangeai à son café. Je ne sais pas ce qu'il y avait là-dedans, mais une chose est sûre : cette potion le sortit du lit, le mit à cheval et lui prodigua une vitalité confinant à l'égarément. Nous nous arrêtâmes pour nous reposer à une trentaine de kilomètres de la ville, dans une partie désertique de la forêt sur laquelle la foudre était tombée l'été précédent et qui avait été ravagée par les flammes. Nous avions fini de déjeuner et étions sur le point de partir lorsque nous aperçûmes un homme en train de marcher avec un cheval à une centaine de mètres de nous en direction du sud. S'il avait été en selle, je ne crois pas qu'il aurait attiré notre attention, mais c'était étrange de le voir mener son cheval par la bride comme ça. "Pourquoi tu ne vas pas voir ce qu'il fait, dit Charlie.

— Si le chef l'ordonne", rétorquai-je. Aucune réaction : la plaisanterie commence à s'user, me dis-je. Je décidai que je m'abstiendrais dorénavant de la faire.

J'enfourchai Tub et partis à la rencontre du marcheur. En approchant je remarquai qu'il pleurait. Je mis pied à terre pour l'aborder. Je suis grand et costaud et j'ai l'air plutôt rude, et je vis tout de suite que l'homme avait pris peur en me voyant ; pour le rassurer, je dis, "Je ne vous veux aucun mal. Mon frère et moi sommes simplement en train de déjeuner. Et comme j'ai préparé trop à manger je me demandais si vous aviez faim."

L'homme s'essuya le visage de la main, en respirant profondément et en frissonnant. Il essaya de me répondre – du moins ouvrit-il la bouche –, mais il ne parvint à articuler aucun mot ni aucun son, visiblement trop bouleversé pour pouvoir s'exprimer.

Je poursuivis : "Je vois bien que vous êtes malheureux et que vous souhaitez sans doute poursuivre seul votre route. Je vous prie de m'excuser, je ne voulais pas vous déranger, et j'espère que les choses vont s'arranger pour vous." Je remontai sur Tub et repartis en direction de notre bivouac. J'étais à mi-chemin lorsque je vis Charlie se lever et braquer son pistolet dans ma direction. Je me retournai et me rendis compte que l'homme en pleurs galopait vers moi ; comme il ne semblait pas me vouloir de mal, je fis signe à Charlie de baisser son arme. Arrivé à ma hauteur, l'homme en pleurs me lança, "J'accepte votre proposition." Lorsque nous arrivâmes au campement, Charlie se saisit de la bride du cheval de l'homme et déclara, "Vous ne devriez pas poursuivre quelqu'un de la sorte. J'ai pensé que vous en vouliez à mon frère, et j'étais sur le point de vous tuer." L'homme en pleurs balaya d'un geste dédaigneux de la main la remarque de Charlie. Surpris, mon frère me regarda, et me demanda, "Qui est cet individu ?"